



N° BLA/23 - 1^{er} Mai 1960

LA RESISTANCE DES FACTEURS SOCIO-CULTURELS AU DEVELOPPEMENT EN ALGERIE

Les études récentes sur le sous-développement en Algérie amènent leurs auteurs à s'interroger sur les obstacles socio-culturels au développement.

Le problème des relations entre la religion ou les facteurs socioculturels d'un pays et son développement a déjà été abordé par un certain nombre d'économistes et de sociologues. Ainsi, Max Weber pense que la naissance du capitalisme s'explique par la transformation des mobiles de l'activité économique, due aux idées protestantes. Actuellement, on recherche plutôt en quoi ces facteurs socio-culturels sont des obstacles au développement.

En tous cas, des économistes comme Frankel, Hoselitz, Buchanan pensent que "les peuples ne peuvent accéder à la civilisation industrielle sans une transformation profonde de leur manière d'agir et de vivre. G. Balandier réaffirme souvent dans ses études que les révolutions industrielles sont accompagnées, en fait, de véritables révolutions culturelles. L'influence, dans les pays sous-développés, des "idéologies", des façons de penser, des manières de vivre et de faire, de la religion, demande donc que les sociologues et les économistes s'y arrêtent longuement, tant ces facteurs peuvent quelquefois peser lourdement.

Qu'en est-il des facteurs socio-culturels islamiques en Algérie ?

Un écrivain connu, Robert Kemp, faisait récemment, en quelques lignes, le procès de l'Islam :

"C'est l'Islam qui est le responsable des misères de l'Afrique du Nord et du Proche Orient et des périls de l'Occident. Parce que la misère des peuples arabes est en majeure partie son œuvre. C'est lui qui entretient... l'épuisante sensualité des musulmans, en même temps qu'il les anime vers le sang frais. C'est l'Islam qui a arrêté net l'essor d'une race magnanime bien douée pour la découverte" ("Les Nouvelles Littéraires" du 10/7/58).

Avouons que le jugement manque de nuances. Il est néanmoins des faits constatables que l'on retrouve d'un bout à l'autre des pays sous-développés musulmans. Il y a, bien sûr, le conditionnement géographique de ces pays, mais aussi des comportements individuels et collectifs assez originaux pour qu'ils soient dignes d'être remarqués. En outre, on note que ces pays diffèrent des pays industrialisés par certains traits, tels que le sens de l'épargne, l'esprit d'entreprise, le propension au travail. Traditionnellement, dans les pays islamiques, Dieu ne pourvoit-il pas à l'avenir? Une des vertus capitales n'est-elle pas la "patience-résignation" ("çabr") ? La figure de ce monde ne passe-t-elle pas et dès lors pourquoi s'y attacher ?...

Trois ouvrages parus ces derniers temps traitent de cette question importante. Nous nous en inspirerons ici. Ce sont ceux de R. Gendarme *"L'économie de l'Algérie. - Sous développement et politique de croissance"*, Cahiers de la fondation nationale des sciences politiques, n° 101, A. Colin, Paris 1959, 388 p., le ch. II de la 1^{ère} partie "la résistance des facteurs socioculturels au développement", déjà paru dans la *Revue économique*, n° 2 de mars 1959, pp 220-236 ; de P. Bourdieu, *"Sociologie de l'Algérie"*, coll. "Que sais-je", ?, P. U. F. Paris 1958, 128 p. le ch. VI "Le fonds commun" ; - Secrétariat social d'Alger *"Le sous-développement en Algérie"*, 1959, 195 p., le ch. X. J. Cuoq, "Les obstacles au développement".

* * *

DES CONSTATATIONS s'imposent au regard de l'observateur des sociétés rurales algériennes. Comportement et attitudes en forment le fond commun et peuvent se jalonner rapidement ainsi :

Un premier caractère, facile à observer, est le traditionalisme ou "tendance à suivre la tradition". On cherche d'abord à s'adapter au milieu, à s'insérer dans le groupe, à ne pas se singulariser ou innover et à suivre ce que les anciens ont fait. Le mythe de l'âge d'or, situé dans le passé, est l'idéal imaginé d'autant plus beau et d'autant plus exaltant qu'il n'a pas été vécu. Les poésies épiques ou élégiaques, les sentences, les légendes, etc. se réfèrent à ce lointain passé. A travers elles, des façons de faire et de parler, des manières d'agir et d'être se retrouvent ; elles enseignent la conformité avec ce qui a toujours été fait et donc ce qu'il faut faire. La société y trouve une morale collective. "Ce passé n'est pas vécu comme tel, c'est à dire comme dépassé, et situé à distance dans la série temporelle, mais revécu dans le présent éternel de la mémoire collective" (Bourdieu p. 94).

De là découlent de nombreuses règles de civilité, un style de vie reçu, des attitudes artificielles qui sont celles du milieu. La politesse est un véritable "art de vivre" et des notions comme celles de "h'achouma" et de "nif", par exemple, recouvrent un monde de sentiments : réserve, pudeur, retenue d'une part, sens très vif de l'honneur de la dignité d'autre part.

"Cette dilection pour l'artificiel, cette volonté de livrer à autrui, plutôt que l'être profond, une apparence, un personnage, parait le propre d'une personnalité qui se saisit avant tout en tant qu' "être pour autrui", qui est sans cesse sous le regard des autres et ressent la toute-puissance de l'opinion" (Bourdieu p. 96).

De là encore cette dépendance très forte à l'égard du père (qui vient aussi de la structure même de la "famille agrandie"). L'individu est obligé de se plier à un code rigoureux de bienséances, à l'acceptation exagérée de la puissance paternelle. Le père représente la tradition et donc la norme à suivre.

La vie personnelle de l'individu est étouffée par cet ensemble de règles, cet enchevêtrement de traditions, d'habitudes, de rites et de préceptes. La forte cohésion de la famille et la reconnaissance de l'autorité paternelle – qui en elles-mêmes sont bonnes – sont poussées à un point tel que l'individu est comprimé dans sa personnalité et que ses aspirations et ses intérêts ne peuvent s'exprimer dans ce réseau de solidarité et de dépendances.

* * *

La deuxième constatation est celle d'une "économie et d'un esprit pré-capitaliste".

Le paysan algérien est en dépendance, presque totale du milieu physique et surtout des conditions du climat. Il recourt d'une part aux rites agraires et aux pratiques magiques. "L'économie est dominé et recouvert par le magico-religieux. Les mécanismes de production disparaissent sous l'exubérance des rapports avec l'invisible" (Berque). La part des techniques est en outre bien pauvre et le travail a pour but avant tout d'assurer les besoins élémentaires du groupe, qui vit plutôt en autarcie. Il n'est pas question de spéculation ni de thésaurisation au sens propre. "Cette société ignore à peu près totalement le capital et les mécanismes capitalistes".

"De là l'importance du commerce d'honneur et de prestige, des pactes personnels et des institutions coopératives qui, en l'absence de capital et d'un marché du travail, assurent la circulation des biens et des services".

... Le travail est non pas une façon de gagner sa vie, mais une façon de vivre. Par là se comprend peut-être ce trait, souvent observé et caractéristique de l'esprit précapitaliste : l'élévation du salaire entraîne un abaissement de la quantité de travail. Autrement dit, pour l'esprit traditionaliste, la perspective de gagner davantage est moins attrayante que celle de travailler moins" (Bourdieu pp. 102-103)

Outre cette conception du travail, on remarque un autre trait qui consiste en l'absence de "calcul économique rationnel". Le rythme du travail agricole est celui des saisons. Le paysan se soumet à ce rythme biologique ; il sait attendre, être patient et endurant. L'avenir ne lui appartient pas. Quand le paysan met en réserve ce n'est que pour une consommation différée et non pas pour une thésaurisation en vue de dépenses d'investissement. Ses calculs envisagent un avenir concret, presque immédiat, alors que l'économie moderne des sociétés capitalistes suppose un avenir abstrait, impersonnel. La spéculation rationnelle porte alors sur un futur plus ou moins lointain et le travail industriel suppose une planification.

"Si l'institution du crédit est, pour l'esprit pré-capitaliste très malaisée à saisir, ce n'est pas seulement par défaut de prévision rationnelle ; c'est aussi qu'elle se situe dans une logique qui lui est radicalement étrangère. En effet, le crédit auquel il a recours est un "crédit d'urgence" destiné à la seule consommation ; or dans la société nord-africaine solidarité fraternelle et entraide tiennent lieu de crédit, ou encore ce commerce d'honneur dont la "taoussa" fournit l'exemple " (Bourdieu p. 105).

Ici, ce sont les notions de relations personnelles, de dons, de générosités, de prestige qui entrent en jeu, alors que là, en économie capitaliste, ce sont celles du crédit, de l'intérêt, de la comptabilité exacte, de l'impersonnalité des relations, de la considération d'un futur abstrait.

Enfin, il faut noter l'absence, dans ces sociétés rurales traditionnelles, d'opposition de classes. Des différences de fortune existent certes, mais les relations sont avant tout basées sur l'honneur et le prestige et le conflit surgirait plutôt entre "emprunteurs et usuriers".

Bref, "l'économie pré-capitaliste est solidaire d'une philosophie vécue de l'existence, des rapports inter humains, du travail et du loisir, et d'une conscience déterminée de la temporalité. On comprend donc que l'adaptation du système capitaliste ne suppose pas une simple transformation du style de vie traditionnelle, mais un changement radical de logique, une mutation totale et brutale des modes de pensée, une transmutation des valeurs qui donnent à l'existence son sens et son prix. Les actes économiques les plus humbles, les plus quotidiens sont en effet habités et animés par une vision du monde dont ils ne sauraient être séparés sans arrachement et déchirement (Bourdieu pp. 106-107).

* * *

La conception musulmane de l'existence et de l'action de Dieu dans le monde et la vie humaine, les préceptes et les interdits coraniques, etc... sont-ils à l'origine d'une semblable vision du monde ? Ou influent-ils à un point tel que ces facteurs socioculturels sont des obstacles au développement économique et social ? Quelle est donc ici L'INFLUENCE DE L'ISLAM ?

Si l'on parcourt les revues marxistes et communistes françaises, on s'aperçoit qu'il n'y a pas de problèmes pour les auteurs qui y écrivent. Ils comptent sur la "plasticité" dont parlait Engels au sujet des idéologies. Les tendances de l'Islam, disent-ils, vont de l'extrême droite à l'extrême gauche ; "superstructure encore vivante", l'Islam sera un jour ébranlé et, pas plus qu'une autre religion, il ne peut arrêter la marche de l'Histoire. Les marxistes retrouvent dans l'Islam les éléments d'une dialectique entre facteurs réactionnaires et facteurs progressistes. Les premiers sont, certes, cause du retard des pays arabes et sont à l'origine de la résignation des musulmans, les seconds, par contre, sont des éléments de renouveau. "Religion conquérante et active, l'Islam a toujours insisté sur les tâches à accomplir sur cette terre, sur l'amélioration (diversement conçue) de la condition des hommes" (M. Rodinson dans "Démocratie nouvelle", mai 1955, N° 5, p. 70). L'analyse du fait musulman et de l'évolution des pays arabes est d'ailleurs, chez ces auteurs, beaucoup plus une vision intellectuelle à priori qu'une fidélité au réel. A partir de catégories et de grands principes que l'on veut retrouver partout, on peut tout expliquer.

On peut aussi sans être communiste étudier cette influence de l'Islam et son affrontement avec la civilisation industrielle d'un point de vue purement intellectuel, en orientaliste, et chercher, par exemple, quels sont les éléments qui permettent l'adaptation de la religion islamique aux nouvelles conditions techniques. Il est loisible ainsi de distinguer d'une part les textes coraniques, les croyances de foi ("aquadat") et les prescriptions culturelles ("ibâdât") intangibles et d'autre part, les prescriptions relatives aux mœurs ("akhlâq) et les relations sociales ("mu'âmalât") qui sont différentes selon les temps et les lieux et qui peuvent donc évoluer¹. Mais ceci reste malgré tout, au plan de la recherche intellectuelle (c'est nécessaire et fort intéressant sur ce plan là et à cause des valeurs engagées). Néanmoins il y a souvent loin entre l'Islam théorique ou la pensée islamique elle-même et les réalisations concrètes et existentielles de l'Islam algérien. Or, dans le problème en question, c'est *le "vécu" qui nous intéresse.

L'essai de solution présenté par R. Gendarme dans son "Économie de l'Algérie" ne nous paraît pas tellement satisfaisant. Pour l'auteur, toute religion s'assouplit en face des problèmes économiques. L'Islam, en tant que dogme et croyances (que l'auteur confond d'ailleurs), est donc "parfaitement compatible avec le progrès économique". "Par contre, dit-il, un obstacle beaucoup plus difficile à surmonter est constitué par l'héritage d'une civilisation pastorale qui est antinomique de la civilisation du XX^e siècle" (p. 129). La religion islamique est donc "un empêchement non dirimant à l'activité économique", bien que son esprit soit peu favorable à la naissance du capitalisme à cause de traits psychologiques tels que la contemplation, le fatalisme et le traditionalisme. L'Islam ressemble à d'autres religions de pays sous-développés

"Le développement économique exige une séparation du temporel et du spirituel, une certaine libération de l'individu. Dans la société moderne l'homme façonne sa propre destinée, il a une conception volontariste de l'existence ; dans la société sous-développée, l'homme est dominé par les croyances extérieures, ce sont elles qui déterminent ses conditions d'existence et l'incitent à une attitude passive.

... La résignation du chrétien du Moyen-Age, le fatalisme du musulman, la non-violence du bouddhiste ne sont que trois aspects d'une même prise de position spirituelle. L'homme dédaigne le matériel, l'économique, qui est éphémère, au profit de l'Absolu, de l'Éternel. Dans les trois religions, on note l'absence de capillarité sociale. Le chrétien du Moyen-Age, le musulman ou le bouddhiste voient mal la nécessité de modifier leur situation sociale, expression de la volonté divine" (p. 132).

La religion islamique s'assouplit devant les nécessités économiques: les juristes trouvent des expédients et des ruses pour tourner la loi du prêt à intérêt, par exemple, primitivement interdite. mais, on pourrait objecter et demander ce que valent les interprétations nouvelles au regard des interprétations traditionnelles. Est-ce qu'on adapte vraiment ou est-ce qu'on ne subit pas plutôt la contrainte de l'évolution ? Est-ce un progrès ou est-ce un abandon? A force de trouver des expédients à la loi que restera-t-il en fin de compte de la loi elle-même ?

Le véritable frein à l'activité économique est à chercher, dit notre auteur, dans la civilisation islamique. Les obstacles spécifiques seraient le nomadisme et l'idéologie guerrière. Quant aux obstacles dus aux caractères retardataires de la civilisation islamique, il faut les voir dans la condition inférieure de la femme, les habitudes et les techniques ancestrales et la confusion du statut foncier.

Il semble précisément qu'ici l'auteur mette au compte de l'Islam des éléments qui ne lui sont pas liés mis à part le statut de la femme. Est-il possible, d'une part de dissocier ainsi pensée et civilisation musulmanes. et, d'autre part, ne doit-on pas tenir compte des conditionnements matériel et physique, géographique et historique des sociétés rurales algériennes ? L'essai de solution semble donc pécher par intellectualisme ou par une schématisation néfaste ici et par un manque de considération des réalités musulmanes proprement algériennes. Ce n'est pas de l'Islam ou de la civilisation islamique en général dont il s'agit ici, mais des facteurs socioculturels propres à l'Algérie.

Il est donc nécessaire de partir de l'existential et du vécu, c'est-à-dire des conditions particulières de la vie des paysans algériens. Certaines attitudes ne s'expliquent que par le genre de vie et par la lutte pour la vie elle-même : la soumission et la résignation, la continuité dans la tradition par exemple.

¹ Voir COMPRENDRE, série saumon, n° 28 du 11/5/59, L. Gardet "Le monde de l'Islam face à la civilisation technique".

J. Cuoq, dans le chapitre, consacré à ces problèmes du volume "Le sous-développement en Algérie", distingue les obstacles évidents, mais non insurmontables (la démographie galopante, la pauvreté, le milieu rural lui-même) et les obstacles provenant du sujet. Pour ce qui est du milieu, l'auteur note qu'il "s'agit ni plus ni moins, du passage progressif, de la dépendance de l'homme par rapport à la nature, à la domination de celle-ci par lui" (p, 174). Le facteur temps est indispensable pour cela : adaptation aux techniques nouvelles, précision et exactitude dans la pratique. Des déficiences du tempérament peuvent être attribués en grande partie au sous-développement lui-même plutôt qu'à la race. Cependant, l'homme même paraît opposer des obstacles.

"Le point central de la résistance ne serait-il pas à chercher dans ce refus de s'ouvrir à une autre conception de l'économie et de l'existence et dans cette volonté de rester coûte que coûte enraciné dans son monde coutumier ?

"... C'est l'esprit même de sa société qui résiste dans le rural. Né dans un milieu qui lui a imposé dès l'éveil de sa conscience, des comportements essentiellement collectifs, il est fait pour vivre tous les actes de son existence en fonction de la société qui le porte... Le fonds commun reste un esprit de dépendance par rapport au groupe" (p. 137).

C'est, du reste, tout le problème d'une civilisation nouvelle, du passage du stade de l'individu intégré dans un groupe à celui de la personne assumant sa destinée humaine le plus librement possible dans la voie tracée pour elle par Dieu.

Mais, étant donné que partout au Maghreb on retrouve l'empreinte très vive de l'Islam, que devient son influence et en quoi agit-il sur ce refus de s'ouvrir à une autre conception de l'économie par exemple ou sur l'esprit de dépendance par rapport au groupe ? On ne peut faire purement et simplement abstraction de la présence islamique depuis le VII^e siècle. Certes, l'Islam algérien est bien altéré, mais il importe de ne jamais oublier "l'ascendant inconditionnel et indéracinable qu'exerce l'Islam sur les pensées et les comportements".

"Si la religion musulmane, écrit P. Bourdieu, peut prendre sens pour la culture algérienne, c'est qu'il existe entre elles une sorte d'harmonie préétablie, que le dogme et les préceptes de l'une ne contredisent en rien les valeurs fondamentales de l'autre, plus, répondent à ses besoins essentiels.

"... La force de l'Islam tient à ce qu'il est, dans son style et dans son esprit, en harmonie avec le style et l'esprit de la civilisation nord-africaine, en sorte qu'ils paraissent indissociables". (pp. 108-109)

L'art de vivre de l'Islam est bien conforme à celui de la vie traditionaliste des ruraux. Le musulman authentique suit la tradition du prophète et de ses compagnons. Il n'innove pas et ne peut pas se tenir en marge de ce qui est reçu dans la communauté musulmane depuis des siècles. Tout est réglé minutieusement de façon que chacun sache ce qu'il doit accomplir. Ce conformisme dans l'accomplissement de la loi cadre naturellement avec le traditionalisme de la société rurale algérienne. De plus, la famille agnatique est reconnue dans le droit musulman ; les structures mêmes de la Société trouvent leur confirmatur dans les codifications islamiques. Il y eut, certes, des réinterprétations ; mais comme le note encore notre auteur,

"on n'aurait aucune peine à montrer que l'Islam est en harmonie totale avec l'ethos de l'économie précapitaliste : défiance à l'égard de la spéculation et des techniques financières (condamnation du prêt à intérêt), exaltation de l'attitude contemplative plutôt que de la conduite laborieuse (Dieu seul ayant le haut domaine sur les choses, il n'y a pas entre travail et propriété un lien de cause à effet), sentiment de l'absolue inanité de toute chose terrestre, régime des biens conforme au type d'organisation politique et sociale (propriété indivise, chefaâ et hostilité au partage tendant à protéger le patrimoine familial), fraternité culturelle et religieuse, sans fondement économique ou social, qui exclut la conscience de classe, etc... ." (p. 112-113).

L'histoire de l'Islam en Maghreb compte ici pour beaucoup. Il est certain que la religion islamique, telle qu'elle a été vécue en Algérie, pèse lourdement sur les comportements. A. Bel² recherche la régression de la civilisation islamique au Maghreb, d'une part dans la déviation que le Malékisme ("école de droit" de l'imâm Malek, mort en 795) a fait subir à la pensée musulmane : juridisme, légalisme, "fermeture des portes de l'ijtihad" (de la recherche personnelle) et d'autre part, surtout à partir du XVI^e siècle, dans le maraboutisme et le mysticisme dont les masses ne comprennent la notion de "tawakkul" (abandon à Dieu) que comme un fatalisme, une suppression du libre arbitre et une renonciation à l'effort. Casuistique, absence d'esprit critique et "taqlid" (acceptation passive des arguments traditionnels) des lettrés, parfaite quiétude et insouciance du mieux dans les masses, interviennent pour beaucoup dans la civilisation musulmane au Maghreb.³

Les rites agraires, la magie, les croyances superstitieuses se sont amalgamées et superposées à cet Islam, si bien qu'il est difficile de peser l'importance de ces facteurs et de voir dans ces différents "niveaux" quels sont ceux qui influent encore le plus sur les comportements et les attitudes. Ce qui est certain, c'est que, même chez les Algériens non traditionalistes, le vieux fond ancestral resurgit de temps en temps et n'inspire pas moins maints comportements.

En fin de compte les facteurs socioculturels venant de l'Islam et ceux qui prennent leur origine dans le vieux fond maghrébin (genres de vie, coutumes, tempérament...) s'imbriquent et sont dans une harmonie telle qu'il est difficile de trancher et d'attribuer sans nuances aux uns plutôt qu'aux autres telle ou telle constatation. Les sociétés algériennes sont en pleine transition. Des éléments de résistance culturelle tomberont d'eux-mêmes tandis que d'autres se maintiendront, quantité d'impondérables jouant ici comme ailleurs du reste.

Des réformistes musulmans prêchent un "retour aux sources" de l'Islam, vitupèrent contre la "colonisabilité" des peuples musulmans et mettent au compte du maraboutisme, responsable de l'abêtissement et de l'obscurantisme dans les masses, les causes du retard par rapport à l'Occident. Le colonialisme n'est bien sûr pas épargné, mais des musulmans n'hésitent pas à dire que ce sont les musulmans qui "ont inventé les carcans pour se les mettre eux-mêmes et non pas les Occidentaux qui les imposent"⁴

Autre chose, certes, les sociétés rurales et les sociétés urbaines, le traditionaliste (que l'on trouve aussi en ville) et "l'évolué", le "moderne". En fait, l'ambivalence se remarque un peu partout dans ce bassin méditerranéen, en pays algérien autant qu'ailleurs. Et tel comportement jugé "moderne", pareil à celui d'un occidental, "civilisé" se hâteront de dire certains, est encore, en fait, imprégné de réactions ancestrales et traditionnelles. C'est un phénomène normal bien qu'il ne soit pas toujours visible au premier abord.

Quoi qu'il en soit, nous devons constater que l'Islam n'a pas précisément contribué à développer la personnalité des individus, C'est sans doute par là d'ailleurs qu'il est le plus en harmonie avec le fond commun maghrébin où l'on remarque une dépendance quasi indéfectible par rapport au groupe. Les conditions économiques et climatiques comptent pour beaucoup, certainement ; le tempérament aussi. Mais si nous comparons avec le haut moyen-âge occidental, où les conditions matérielles de vie étaient analogues, nous constatons que la Bonne Nouvelle du Christianisme a été au point de départ d'une montée humaine prodigieuse et le ferment indubitable de l'épanouissement de la personne humaine libre ouverte à Dieu et aux autres.



² Dans "La religion musulmane en Berbérie", Paris 1938, T. I.

³ Stéphane Gsell écrivait que les Arabes envahisseurs du XI^e siècle "furent parmi les Berbères les propagateurs de cet Islamisme fataliste qui tue l'énergie, méprise le travail et professe que la civilisation ne vaut pas les efforts qu'elle coûte (cité par G. Marçais "Les Arabes en Berbérie du XI^e au XIV^e siècle", Paris 1913, p. 701, note 3)

⁴ Voir par exemple l'essai de Malek Bennabi "Vocation de l'Islam", Le Seuil, Paris 1954. Cf. l'analyse critique dans le "Cahier Nord-Africain", n° 72 - Au-delà des conflits de civilisation" (avril-mai 1959), ESNA, 6, rue Barye, Paris 17^e

S. M. A. Comprendre
20, rue du Printemps
PARIS
C. C. P. : 15 263 74